

**Belinda CANNONE**  
**COMMENT ÉCRIVENT LES ÉCRIVAINS**  
Éditions Thierry Marchaisse, Vincennes, 2025

C'est une enquête journalistique qui a le volume d'un livre. Mais ce n'est pas un livre, au sens littéraire du terme. Belinda Cannone tricote avec une quinzaine de comparses, ami(e)s écrivain(e)s contemporain(e)s<sup>1</sup> ses questionnements à propos de ce qui reste finalement un mystère total. D'où vient ce sentiment de devoir consacrer sa vie à mettre en mots sa perception du réel, à tenter de le saisir, poussé par une force à laquelle il serait à la fois vain et coupable de s'opposer ?

Sans surprise, on vérifiera qu'il s'agit bien d'un (dur) travail, avec ses rites, ses manies, ses conditions de réalisation, à la fois impératives et difficilement justifiables. C'est de l'ordre du constat ce « *comment écrivez-vous ? Où ? Quand ? comment ? Pour qui ?* » Le pourquoi échappe à l'analyse, il se constate lui aussi. On écrit parce qu'on n'a pas le choix, ou on fait comme si on n'avait pas le choix. Bien ou mal écrit, œuvre pour la postérité ou pour la poubelle de l'oubli, peu importe, il y a quelque chose d'une nécessité qui ne se discute pas. Autant dire que le livre de Belinda Cannone ne nous apprendra rien sur ce qui fait la « vocation » de l'écrivain. C'est un enjeu existentiel, c'est juste vital. Et on ne justifie pas, on n'explique pas la vie. Peut-être un moteur, qu'elle ne nomme pas directement, la curiosité : « *On écrit pour savoir ce qu'on pense, et le premier bénéficiaire du livre, c'est son auteur* » (p 176), ou, exprimé plus poétiquement encore par Pierre Soulages : « *c'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche.* » (p 53) Comment, en effet, savoir ce que l'on est sans agir et savoir ce que l'on pense si on ne l'a pas mis en mot. « *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement* » écrivait Boileau, mentant pour la suite car les mots pour le dire ne viennent pas si aisément !

A défaut de pénétrer le mystère de cette pulsion à noircir le papier, derrière tous les poncifs certainement vrais de désir de reconnaissance, de rêve de postérité, d'immortalité, j'aurai trouvé deux choses dans cette enquête : de nombreuses citations intéressantes, et la remarquable absence de référence à des auteurs pourtant réputés comme de grands inventeurs de style, des révolutionnaires de la littérature comme il n'y en a que deux ou trois par siècle. Des figures sans doute trop écrasantes, inimitables de toute façon, et donc obstacles sur le chemin de la découverte de sa propre petite musique. Proust fait exception, il semble qu'on puisse l'admirer dans se sentir l'envie de l'imiter. Juste une allusion ironique à Marguerite Duras. Aucune à Louis-Ferdinand Céline. Bien sûr ce sont des auteurs morts qu'il n'était pas possible d'interviewer. Mais Flaubert aussi est mort ! et pourtant il est souvent ressuscité (p 19, 53, 65, 101, 132, 137, 144, 147, 151, 152, 160, 161, 175, 189 pour un relevé rapide...) Quelques citations de Montaigne aussi me réconcilieraient presque avec l'auteur des Essais dont l'évitement de ses responsabilités sociales et familiales au profit de l'étude de son « moi » m'a toujours laissé perplexe autant qu'admiratif<sup>2</sup>.

Chaque chapitre explore un thème : le début du livre, ses finalités, les routines et les contraintes... On notera le peu de place que tient l'inspiration, l'importance de la mise en condition et de l'obstination au travail, la reprise encore et encore jusqu'à la formule juste dont la recette échappe toujours mais ce sentiment qui s'impose de travail achevé, mené au plus loin possible. Mystère encore.

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire, par ordre alphabétique, Nathalie Azoulai, Jean-Christophe Bailly, Miguel Bonnefoy, Emmanuel Carrère, François-Henri Désérable, Jean Echenoz, Jérôme Garcin, Cécile Guilbert, Lilia Hassaine, Marie-Hélène Lafon, Gérard Macé, Nicolas Mathieu, Marie Ndiaye, Maria Pourchet, Jean-Pierre Siméon... dont le ramage leur permet de vivre de leur plume...

<sup>2</sup> En lisant la biographie de Montaigne écrite par Stefan Zweig, je n'ai retrouvé ni l'empathie chaleureuse ni l'enthousiasme qui animent ses autres biographies. J'ai mis cette froideur sur une certaine distance entre Zweig et Montaigne. Elle relevait sans doute davantage de la dépression qui l'amena à se suicider cette même année 1942.